

## Les éditions Edouard Garand et la culture populaire québécoise

Claude-Marie Gagnon

Volume 10, numéro 1, automne 1984

Littérature canadienne-anglaise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200461ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200461ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, C.-M. (1984). Les éditions Edouard Garand et la culture populaire québécoise. *Voix et Images*, 10(1), 119–129. <https://doi.org/10.7202/200461ar>

# Les éditions Edouard Garand et la culture populaire québécoise

par Claude-Marie Gagnon

## 1. Une époque de changements (1920-1930)

Malgré les travaux de l'équipe du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*<sup>1</sup>, quelques rares études<sup>2</sup> et thèses<sup>3</sup>, on connaît encore très mal la période littéraire qui se situe entre 1920 et 1930. Historiquement, il s'agit pourtant d'une époque marquée par une croissance économique qui se traduit par une urbanisation accélérée du Québec :

D'environ 39,9 pour cent en 1901, le taux d'urbanisation atteint 63 pour cent en 1931. Cette année-là, le Québec compte 1,060,649 ruraux et 1,813,606 citadins.

Ceux-ci sont concentrés autour de deux pôles : Montréal qui en rassemble 818,547 et Québec 130,594. Une extrême concentration caractérise donc le réseau urbain. Encore en 1930, on ne compte que dix-huit villes de plus de 10,000 habitants, soit toutefois plus que le double de ce qui existait en 1911<sup>4</sup>.

- 
1. Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II : 1900-1939, Montréal, Fides, 1980, 1363 p.
  2. Signalons en particulier : Maurice Lemire, *les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, 281 p. Claude Filteau, «Un romancier fasciste des années 30 : Ubald Paquin», Janine Frot, «Les femmes et le nationalisme dans le roman du terroir de l'entre-deux-guerres» et Brigitte Sicard, «L'Enjeu d'un concept : le nationalisme littéraire des années 30», *Voix et Images*, vol. III, n° 1, septembre 1977, pp. 40-81. Robert Giroux, «Notion et / ou fonctions de la littérature (nationale québécoise) au XX<sup>e</sup> siècle», *Voix et Images*, vol. V, n° 1, automne 1979, pp. 87-117. Lucie Robert, *le Manuel d'histoire de la littérature de Mgr Camille Roy*, Québec, I.Q.R.C., 1982, 196 p.
  3. Robert Bannout, *le Roman populaire québécois et le Mythe du héros historique (1923-1945)*, thèse de M.A., Université de Montréal, 1971 et Louise Saint-Martin, *le Messianisme canadien-français et la Littérature*, thèse de M.A., Université de Montréal, 1979.
  4. Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, «Québec 1896-1929 : une deuxième phase d'industrialisation» dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, *Idéologies au Canada français 1900-1929*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1973, p. 23.

Cette émigration des ruraux vers la ville et vers les grands centres industriels de la Nouvelle-Angleterre ne manque pas d'alarmer la classe dirigeante et le clergé. Visiblement, l'existence d'une société canadienne-française fait problème dans le contexte anglo-saxon nord-américain. L'élite nationaliste du 19<sup>e</sup> siècle, par la plume de l'abbé Casgrain, élabore une thèse messianique :

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique? Quel rôle nous rappelle-t-elle à exercer? Représentants de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon dont l'expansion excessive, l'influence anormale doivent être balancées, de même qu'en Europe, pour le progrès de la civilisation, notre mission et celle des sociétés de même origine éparses sur ce continent, est d'y mettre un contre-poids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines : une supériorité incontestée dans l'ordre moral et intellectuel, dans le domaine de la pensée<sup>5</sup>.

L'image de cette société idéale est essentiellement française et catholique, deux termes absolument liés<sup>6</sup>; cette société s'autodétermine parallèlement au monde canadien-anglais qui est urbain, industriel et bourgeois : « Cette société devait donc être rurale et agricole. Elle devait non seulement condamner mais ignorer la ville, l'industriel, l'ouvrier. Son seul point d'appui solide était la classe agricole<sup>7</sup> ». Un autre versant, moins connu parce que marginal, est le nationalisme économique qui sera exploité par les auteurs publiés par Garand, particulièrement par Ubald Paquin :

Le projet est ici radicalement opposé à celui du nationalisme majoritaire. Il s'agit pour les Canadiens français de s'emparer de la petite et de la moyenne industrie, de l'installer dans les villes et de concurrencer à leur niveau les capitalistes canadiens-anglais ou étrangers. Ce nationalisme économique qui prend naissance à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est surtout fort durant les années 20 et va complètement disparaître durant les années 30 et 40<sup>8</sup>.

5. Abbé Henri-Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire au Canada », *Oeuvres complètes*, tome I, Montréal, Beauchemin, 1896, p. 369.

6. « L'appartenance religieuse va devenir plus que jamais partie intégrante de la définition du Canadien-français ». Gabriel Dussault, *le Curé Labelle, Messianisme, Utopie et Colonisation au Québec 1850-1900*, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, p. 48.

7. Gérald Fortin, « Le nationalisme canadien-français et les classes sociales », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXII, n° 4, mars 1969, p. 529.

8. *Id.*, p. 530.

Le courant nationaliste influence presque toutes les disciplines : floraison de « vies de saints » québécoises<sup>9</sup>, exaltation de l'histoire nationale par l'abbé Groulx<sup>10</sup>. En littérature<sup>11</sup>, la conférence prononcée en 1904 par Camille Roy devant la Société du parler français au Canada sous le titre « La nationalisation de la littérature » pose clairement le problème. Il s'agit, soutient Camille Roy, de « canadianiser » nos lettres : « Faisons ici une littérature qui soit à nous et pour nous. N'écrivons pas pour satisfaire d'abord le goût des lecteurs étrangers<sup>12</sup> ». Au premier Congrès de la langue française au Canada (24-30 juin 1912), Lionel Groulx prône l'émergence d'une littérature catholique française et canadienne engagée au service de la cause nationale : Dans *l'Action française*<sup>13</sup> (1918-1928), Groulx précise sa démarche. En fait, le programme de *l'Action française* tient en peu de mots. On se propose de démasquer « toutes les menées déloyales contre les Canadiens Français (sic), de fournir des arguments à tous les combattants, de tenir les esprits en éveil, de fouetter la fierté nationale et de faire régner au pays la langue française partout où elle a droit de cité<sup>14</sup> ».

## 2. Un nationalisme littéraire de masse

La littérature joue évidemment un rôle de premier plan dans cette entreprise. Même si elle doit se pencher « sur le trésor de notre histoire pour le mieux inventorier »<sup>15</sup>, l'abbé Groulx oriente la production romanesque vers les préoccupations de l'heure : mariages mixtes, proscription du français au Canada anglais, désertion des campagnes vers les villes américaines. En fait, le roman est perçu comme une arme de combat.

Dans le sillage de *l'Action française* sont fondées les premières maisons d'édition qui font profession de nationalisme. Citons : La bibliothèque de l'Action française (1918) puis La librairie d'Action française (1919), les Éditions Édouard Garand (1923), les Éditions Albert Lévesque (1926) et Le Totem, d'Albert Pelletier (1933).

- 
9. Voir à ce sujet : Claude-Marie Gagnon, « Littérature populaire religieuse. Esquisse sociopsychanalytique d'un héros : Gérard Raymond », *Voix et Images*, vol. VI, n° 3, printemps 1981, p. 465-473.
  10. Jean-Pierre Gaboury, *le Nationalisme de Lionel Groulx*, Ottawa, éd. de l'Université d'Ottawa, 1970, 226 p.
  11. Voir à ce sujet : Maurice Lemire, *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Montréal, Fides, 1981, p. 31-41.
  12. Camille Roy, *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau, 1907, p. 366.
  13. Cf. Donald Smith, « *L'Action française, 1917-1921* » dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, *op. cit.*, p. 345-369.
  14. Lionel Groulx, « Pour l'Action française », conférence prononcée au Monument national le 10 avril 1918. Reproduite dans *Dix ans d'Action française*, Montréal, Bibliothèque de l'Action Française, 1926, pp. 48-58.
  15. Lionel Groulx, « Une action intellectuelle », *l'Action française*, février 1917. Reproduit dans *Dix ans d'Action française*, p. 39.

À la différence des autres maisons d'édition qui s'adressent trop souvent à un cénacle, Garand a pour but d'éditer à prix modique des œuvres littéraires canadiennes-françaises et d'en favoriser la lecture par le plus grand nombre possible. Selon Lucie Robert, Édouard Garand «recherche un marché littéraire spécifique, constitué peut-être par une petite bourgeoisie non intellectuelle (employés) et certainement dissociée des grandes luttes pour la prise du pouvoir symbolique qui ont caractérisé les années 1920...<sup>16</sup>».

Les spécialistes de la littérature québécoise ne semblent pas vouer une profonde estime aux productions de cet éditeur. Leurs critiques sont toutes empreintes des préjugés que l'Institution littéraire véhicule à propos de la paralittérature. Maurice Lemire soutient que «par sa collection «Le Roman canadien», il (Garand) cherche à rejoindre le public de la paralittérature. À prix modique, il édite sous forme de revue mensuelle des romans au titre provocateur et à couverture tape-à-l'œil<sup>17</sup>». Madeleine Ducroq-Poirier est encore plus sévère :

Toute cette littérature romanesque qualifiée de populaire a usé et abusé du genre, dans le ton sentimental ou héroïque, modulé d'une façon mélodramatique plus ou moins accentuée. Bien que nous la tenions pour une «sous-littérature», il faut savoir qu'elle a fleuri abondamment au Canada français dans les années qui nous occupent<sup>18</sup>.

Claude Filteau, lui, n'hésite pas à qualifier Ubald Paquin, l'un des principaux auteurs édités par Garand, de «romancier fasciste<sup>19</sup>».

Par contre, Lucie Robert prétend que, jusqu'à la crise, la littérature appartient à un secteur de consommation de luxe : «elle est destinée aux classes dominantes (bourgeoisie et professions libérales) et est produite par une organisation artisanale. L'écrivain est isolé; les processus d'impression et de distribution sont alors considérés comme secondaires, effectués au départ par souscription puis dans des revues spécialisées fondées à cet effet<sup>20</sup>». Or ce n'est pas le cas des romans édités par Garand, qui ne sont pas destinés à la bourgeoisie et à la classe dominante, mais principalement à cette fraction du prolétariat constituée par les cols blancs. On vise aussi les élèves des écoles et collèges, adolescents en cours de scolarisation. À plusieurs reprises, Édouard Garand ne manque pas d'adresser ses remer-

16. Lucie Robert, «Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec (1900-1940)» dans Yvan Lamonde dir., *l'Imprimé au Québec, aspects historiques (18<sup>e</sup> - 20<sup>e</sup> siècles)*, Québec, I.Q.R.C., 1983, p. 229.

17. Maurice Lemire, *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, p. 138.

18. Madeleine Ducroq-Poirier, *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958*, Paris, Nizet, 1981, p. 223.

19. Claude Filteau, *op. cit.*, p. 40.

20. Lucie Robert, «Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec (1900-1940)», *op. cit.*, p. 229.

ciements à l'honorable Athanase David, directeur du département de l'Instruction publique, pour son soutien<sup>21</sup>. De fait, plusieurs livres publiés chez Garand figurent sur les listes des livres distribués par les inspecteurs d'école lors de leurs visites dans ces établissements<sup>22</sup>. Les maîtres et maîtresses d'école sont aussi mis à contribution :

Nous profitons de l'occasion pour rappeler aux instituteurs et institutrices, à nos maisons d'éducation, collèges et pensionnats, commissions scolaires, d'acheter des livres canadiens écrits et édités chez nous pour donner comme récompense à leurs élèves. Leur préférer des œuvres étrangères, c'est renier leur propre enseignement et prouver que nos écrivains qu'elles ont façonnés et préparés, n'ont pas reçu un enseignement ni une formation convenable<sup>23</sup>.

Publier chez Garand, c'est publier chez un éditeur engagé. Garand perçoit son entreprise comme « la seule maison canadienne qui aide les auteurs canadiens<sup>24</sup> ». Cet encart publicitaire, répété comme une litanie dans chaque fascicule, annonce les couleurs de l'éditeur : « Les romans canadiens sont écrits par des Canadiens, imprimés par des Canadiens, avec du papier canadien, illustrés par des Canadiens et édités par des Canadiens pour le bénéfice des Canadiens<sup>24</sup> ». Enfin, Édouard Garand voit à diversifier les genres du « Roman canadien », sa principale collection de romans en fascicules. Par exemple, la veine sentimentale est exploitée par madame A. B. Lacerte, dont les œuvres sont destinées explicitement à l'usage des jeunes filles et des femmes<sup>25</sup>, tandis que leurs pères, frères, époux ou fils se délectent des récits historiques de Jean Féron (pseudonyme de Joseph-Marc-Octave Lebel). Ubald Paquin écrit des romans psychologiques destinés aux deux sexes. C'est sous cette rubrique qu'il effectue une percée dans le manuel d'histoire littéraire de Camille Roy en 1930<sup>26</sup>.

---

21. Édouard Garand, dans Jean-François Simon, *Gaston Chambrun*, Montréal, Édouard Garand, 1923, p. 61.

22. « Liste des livres distribués par les inspecteurs d'école », *Rapport du Surintendant de l'Instruction publique du Québec*, Éditeur du Roi, 1924-1925 et 1925-1926.

23. Omer Séguin, « Le roman canadien », *la Vie canadienne*, 9, 1926, p. 260. Publié en appendice à : Ubald Paquin, *le Mort qu'on venge*, Montréal, Édouard Garand, 1926.

24. Édouard Garand, dans Jean Féron, *l'Aveugle de Saint-Eustache*, Montréal, Garand, 1924, p. 80.

25. Voir : Claude-Marie Gagnon, « Une vie dans le Christ de Mère Marie-Sainte-Cécile-de-Rome et le roman sentimental féminin québécois », *Études littéraires*, vol. XV, n° 2, août 1983.

26. Mgr Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, nouvelle édition revue et mise à jour, Québec, Imprimerie de L'Action sociale, 1930, p. 232.

### 3. Anatomie des éditions Édouard Garand.

En 1923, Édouard Garand ouvre sa librairie au 185 de la rue Sanguinet à Montréal. Dès l'année suivante, il déménage au 153a de la rue Sainte-Élisabeth. La maison semble, de prime abord, avoir beaucoup misé sur la vente par abonnement. Il faut dire que, à cette époque, Garand aurait pu entrer en concurrence avec d'autres libraires, comme Ducharme et Pony, qui s'adressent à une clientèle semblable<sup>27</sup>. Or, les relations de Garand avec Pony, par exemple, paraissent avoir été tout à fait cordiales puisque Jules Pony annonce régulièrement dans les fascicules du « Roman canadien ». La bonne entente règne entre les libraires qui préfèrent s'échanger des clients<sup>28</sup> plutôt que de déterrer la hache de guerre.

Garand, on l'a vu, vise un marché spécifique et, afin d'allécher le plus grand nombre possible d'abonnés, n'hésite pas à offrir à ceux qui s'abonneront pour un an un ensemble de livres évalué à trois dollars<sup>29</sup>. Afin d'augmenter ses revenus, Garand a recours à la publicité. Signalons que, au début, cet homme-orchestre cumule les fonctions d'éditeur, d'imprimeur et de distributeur. Seule la rédaction des romans lui échappe.

Celui-ci a d'abord privilégié la distribution par points de dépôts : en 1923, son agent distributeur pour la région de Québec était un marchand de tabac<sup>30</sup>. Les romans de Garand ont-ils pu, par la suite, être disponibles en librairie ? Il faut le croire puisque la distribution de ces romans en prix scolaires dès 1924, leur présence dans les bibliothèques paroissiales et dans celles de diverses institutions laissent croire à une institutionnalisation assez précoce. À l'époque, rappelle Lucie Robert, les circuits de distribution des œuvres sont plutôt restreints, un libraire se constituant une petite clientèle régulière qui fait affaire avec lui<sup>31</sup>. Il existe donc un immense champ intellectuel en friche qui s'offre à Garand. Notons que c'est ce même public, qui ne fréquente pas les librairies, que visent les communautés religieuses avec leurs « vies de saints »<sup>32</sup>. Elles empruntent un mode de distribution

27. « (...) Claude-Henri Grignon raconte que, à l'époque, Jules Pony vendait des jouets pour enfants, des bonbons et que son choix de titres incluait des romans populaires, romans d'amour, romans-feuilleton, romans de cape et d'épée ». Lucie Robert, « Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec (1900-1940) », *op. cit.*, p. 232.

28. Encore en 1942, les éditions Valiquette, Granger et Pony s'échangent des clients, comme en fait foi la correspondance de Valiquette déposée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale du Québec.

29. Il s'agit de *Symphonies* de Léo d'Yril, *Comédiens et Amateurs* d'Eugène Lasalle, *Tabou* par Chabrol, *les Bêtes à bon Dieu* par A. Kars et *Chanson du paysan* d'Ulric Gingras, ouvrages similaires à ceux vendus chez Pony et probablement fournis à Garand par celui-ci.

30. Antonio Lamontagne qui faisait affaire Côte de la Montagne à Québec.

31. Lucie Robert, « Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec (1900-1940) », *op. cit.*, pp. 232-233.

32. Claude-Marie Gagnon, « La censure au Québec », *Voix et Images*, volume IX, numéro 1, automne 1983, p. 110.

semblable à celui pratiqué par Garand à ses débuts : la publicité auprès des clercs et la distribution en prix scolaires. Ces derniers étaient souvent les seuls livres qui entraient dans les foyers prolétaires et ruraux, d'où l'importance de bonnes relations avec le Département de l'Instruction publique, par exemple. En ce sens, les communautés religieuses jouissent d'un avantage marqué par rapport aux libraires puisqu'elles dirigent des maisons d'enseignement où, tout naturellement, elles peuvent écouler leurs publications.

C'est pourquoi Garand, soucieux de maintenir de bonnes relations avec les clercs, n'empiète pas sur leur terrain. D'ailleurs, nombre d'entre eux l'appuient ouvertement comme le frère Robustien qui, sous le nom de Jean-François Simon, publie au moins un roman en fascicule chez Garand<sup>33</sup>. Homme d'affaires semblable au Jules Faubert dépeint par Ubald Paquin, qui a peut-être pris son ami Garand<sup>34</sup> comme modèle, l'éditeur a bien vite compris que les procédés de la presse à grand tirage peuvent mener au succès : le journal pénètre partout grâce à sa formule d'abonnement. En procédant par abonnements, méthode tout à fait inhabituelle pour l'œuvre littéraire, on rejoint ce même vaste public qui lit *l'Action catholique*, *la Presse* ou *le Soleil*.

Devant le succès qu'a connu son entreprise en moins de deux ans, Garand y va d'une autre innovation :

Ayant réussi à faire un succès du « Roman canadien » qui, depuis à peine deux ans, révèle au public une littérature nationale insoupçonnée jusqu'à ce jour, nous sommes heureux d'annoncer aux nombreux lecteurs du « Roman canadien » que désormais tous les mois nous publierons un supplément détachable destiné à compléter notre œuvre de diffusion de la littérature canadienne et rendre hommage à nos romanciers<sup>35</sup>.

#### 4. Le supplément « La vie canadienne »

Le premier numéro de ce supplément mensuel paraît en 1925, en appendice à *l'Ombre du beffroi* de A.B. Lacerte, publié « dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire canadien et de coopérer à l'œuvre du Roman canadien<sup>36</sup> », la mise en marché de ce nouvel outil obéit pourtant à

33. Il s'agit de *Gaston Chambrun* publié en 1923.

34. « Il rêve la puissance, une puissance illimitée aussi grande que son orgueil. Non fier, non vain, mais orgueilleux. C'est sa dominante. Il appartient à cette catégorie d'hommes jadis conquérants du pays, aujourd'hui conquérants de la fortune et du pouvoir qui en découle ». Ubald Paquin, *Jules Faubert le roi du papier*, Montréal, Pierre Bisailon éd., 1926, p. 27-28.

35. Édouard Garand dans *la Vie canadienne*, n° 1, 1925, p. 98. En appendice : A. B. Lacerte, *l'Ombre du beffroi*.

36. *Ibid.*



des motifs bien précis. D'abord, Garand s'efforce de recruter des auteurs nouveaux pour sa série en fascicules : « Nous recevons avec plaisir tous manuscrits que l'on daignera nous soumettre et si refusés seront retournés à nos frais<sup>37</sup> ». Cette méthode permet de quadriller la province et devrait favoriser l'éclosion d'une nouvelle génération de romanciers même si, dans les faits, Jean Féron et Ubald Paquin alimentent près de la moitié de la collection.

Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Au fil des années, Garand a formé un comité de lecture composé de Gérard Malchelosse, Alexandre Huot et de l'abbé Félix Charbonnier. Ceux-ci favorisent certains types de romans. Félix Charbonnier explique les critères de sélection :

Que les auteurs prennent bonne note de cette remarque d'ordre général : dès qu'il a parcouru les premiers feuillets d'un gros fascicule, un œil exercé ne se trompe guère sur la valeur de l'ensemble. Le style, oui, le style importe avant tout pour conquérir les suffrages des membres du jury en attendant de forcer l'admiration du grand public<sup>38</sup>.

Oscar Séguin, directeur du *Journal de Waterloo*, auteur publié chez Garand et membre occasionnel de ce comité de lecture, est encore plus explicite :

À notre point de vue, un roman devrait d'abord être écrit dans notre langue. Cela ne veut point dire qu'il faille employer des expressions que l'on entend chez ceux qui n'ont pas eu l'avantage de recevoir une instruction élémentaire. À ce propos, nous approuvons la campagne entreprise en faveur du bon parler.

En plus, un roman doit avoir une bonne conclusion morale. Il doit aussi renseigner et éduquer<sup>39</sup>.

La pureté du style et la force de l'intrigue sont les deux points qui doivent être exploités pour plaire à un grand public. D'ailleurs, les auteurs qui alimentent *la Vie canadienne* de leurs écrits sont d'ardents partisans d'une littérature de masse opposée à une littérature dite bourgeoise, et qui serait peut-être la seule vraie...

---

37. *Ibid.*

38. Félix Charbonnier, « Quelques remarques sur les derniers manuscrits soumis au Comité de Lecture de la maison Édouard Garand », *la Vie canadienne*, n° 24, 1926, p. 48. Publié en appendice à : Ubald Paquin, *le Massacre dans le temple*.

39. Oscar Séguin, « Le roman canadien », *la Vie canadienne*, n° 9, 1926, p. 60. Publié en appendice à : Jean Féron, *les Cachots d'Haldimand*.

(...) l'homme du peuple las de son labeur journalier se sent, le soir venu, un besoin de délassément, de changement d'atmosphère, ce changement fût-il factice et délétère. Le désir inné est infini chez tout être humain et, s'il ne peut donner libre cours à ses désirs, par suite des misères de la vie, il s'intoxique d'irréel et de fictif. (...) Que l'on présente à notre peuple des lectures du terroir à portée de sa bourse, à saine morale et aptes à capter ses rêves et ses désirs et nous n'aurons pas de plus fidèles clients<sup>40</sup>.

Mais pourquoi nos auteurs ne se décident-ils pas à écrire pour la masse de leurs compatriotes? Pourquoi se condamner d'avance à voir leurs ouvrages aller dormir leur sommeil poudreux sur les rayons de la boutique du libraire quand ce n'est pas dans l'entrepôt de l'imprimeur? Pourquoi s'obstiner à vouloir écrire pour une élite quand c'est la masse qui lit<sup>41</sup>?

Notons que le mode de propagation de la collection « Le Roman canadien » n'est pas du tout construit sur le modèle du circuit lettré, mais bien sur un modèle cléricale populaire. L'éditeur moussé la publicité de la même façon que *le Messager de Saint Antoine*, par exemple, par le bouche à oreille : « Dans une entreprise comme la nôtre, les meilleurs agents de succès sont encore nos lecteurs qui, témoins de notre effort constant vers la perfection, se doivent de nous aider en devenant les zélés de notre publication. Que nos amis nous aident, qu'ils se fassent un devoir de propager notre publication, qu'ils s'y abonnent et engagent leurs amis à s'y abonner...<sup>42</sup> »

Les campagnes de Garand et de ses collaborateurs pour encourager la vente de romans connaissent, semble-t-il, un grand succès. Faisant le bilan de l'année 1926, Jules Larivière constate qu'elle a été fructueuse pour la maison d'édition : « Douze romans dans la collection elle-même du Roman canadien, deux pièces de théâtre, quatre volumes de nouvelles... N'est-ce pas un record pour une maison d'édition canadienne-française?<sup>43</sup> »

Les collaborateurs de la revue prônent le statu quo idéologique. Par exemple, le discours à propos de la condition féminine est typique d'une idéologie de conservation qui s'éloigne peu à peu du réel et ignore les premières contestations. La revue condamne explicitement tout ce qui pourrait détourner la femme de sa « vocation ». En réponse à une conférence donnée par la députée fédérale Agnes MacPhail — pionnière du féminisme au Canada qui aurait prêché la « retraite » conjugale pour les femmes — la

40. Jules Larivière, « Causons », *la Vie canadienne*, n° 4, 1926, p. 76. En appendice à : Jean Féron, *les Cachots d'Haldimand*.

41. Jules Larivière, « Causons », *la Vie canadienne*, n° 5, 1926, p. 64. En appendice à : Ubald Paquin, *la Cité dans les fers*.

42. Édouard Garand, encart publicitaire dans *la Vie canadienne*, n° 5, 1926, p. 63.

43. Jules Larivière, « Causons », *la Vie canadienne*, n° 14, 1927, p. 76. En appendice à : Alexandre Huot et al., *la Digue dorée. Le Roman des quatre*.

revue s'élève avec vigueur : « Je vous dis que vous n'avez pas le droit de détruire une loi naturelle et divine, et je dis que détourner la femme de ses fonctions, les seules vraies et méritoires, les seules dignes et belles, les seules sublimes... les fonctions de la maternité<sup>44</sup> ».

Cet immobilisme au niveau des idées, joint aux conditions économiques désastreuses qui aboutiront à la crise de 1929, laissent présager des lendemains difficiles.

### 5. Pérennité d'une formule paralittéraire

On a vu qu'une telle entreprise ne peut être dissociée des grands courants idéologiques de l'époque. La campagne pour la nationalisation de la littérature canadienne lancée par Camille Roy de même que la valorisation de l'histoire nationale prônée par Lionel Groulx servent de tremplin aux Éditions Garand dont le but premier — sinon unique — est de promouvoir la littérature nationale. À la différence des joutes intellectuelles auxquelles participent les rédacteurs de *l'Action française* par le truchement de leur revue et de leur maison d'édition, Garand ne veut plus réserver la littérature à une élite, numériquement trop faible, mais la mettre à la portée de tous les Canadiens français. En 1924, il prétendait que chaque livraison mensuelle était lue par plus de cinquante mille personnes<sup>45</sup> tandis qu'Alexandre Huot, un peu moins optimiste, parlait de 10,000 lecteurs par mois en 1926<sup>46</sup>. Il s'agit néanmoins d'un grand succès d'éditeur, inégalé à l'époque. Pour fins de comparaison, signalons que quelques décennies plus tard, au cours des années cinquante, la série *Ixe-13*, qui connaît un sommet de popularité, atteindra un tirage d'environ vingt-deux mille exemplaires par semaine<sup>47</sup>.

Les romans en fascicules publiés par Garand connaissent leur plus grand succès entre 1923 et 1929, pendant la période de prospérité qui suit la première guerre. Le hiatus toujours croissant entre le discours tenu par les auteurs de ces romans et la réalité sociale contribuera à la déchéance momentanée du genre et à celle, définitive, de l'éditeur. Le nationalisme économique prôné par Jean-François Simon ou Ubald Paquin ne trouve plus d'auditoire après 1930 et le roman historique pratiqué par Jean Féron

44. Jean Pionnier, « Où va la femme? », *la Vie canadienne*, n° 18, 1927, p. 54. Publié en appendice à : Ubald Paquin, *les Caprices du cœur*.

45. Édouard Garand dans : Jean Féron, *l'Aveugle de Saint-Eustache*, Montréal, Édouard Garand, 1924, p. 81.

46. Alexandre Huot, « Les illustres inconnus », *la Vie canadienne*, n° 12, 1926, p. 41. En appendice à : Alexandre Huot, *la Ceinture fléchée*, Montréal, Édouard Garand, 1926.

47. Vincent Nadeau et Michel René, « Vingt ans de commerce et d'industrie culturelle : jalons pour situer l'importance du tirage des *Aventures étranges de l'agent Ixe-13* », *Études littéraires*, XII, 2, août 1979, p. 275.

ne survit pas à la dernière guerre : « En répandant la prospérité au Québec, la guerre offre aux nôtres la possibilité d'affronter le présent. Le jour approche où nous pourrons prendre possession du bien qui nous revient. Alors plus besoin de nous réfugier dans le souvenir des gloires ancestrales pour oublier l'amertume du présent<sup>48</sup> ».

Toutefois, la formule du roman en fascicules ne tombe pas en désuétude. Alors que Garand cesse ses activités, Alexandre Huot, auteur publié dans la collection « Le Roman canadien », s'associe à Eugène L'Archevêque pour fonder *le Bavard* qui donnera naissance aux éditions *Police-Journal* qui populariseront une forme littéraire dont *les Aventures étranges de l'agent Ixe-13* sera le fer de lance<sup>49</sup>.

---

48. Maurice Lemire, *les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien-français*, p. 18.

49. Voir : Caroline Barrett et Michel René, « Littérature de masse au Québec », *The French Review*, Vol. LIII, n° 6, mai 1980, p. 874.